

>>> Le roman africain francophone pour la jeunesse

Existe-t-il une production romanesque africaine pour la jeunesse ? La question ne se poserait pas pour les albums et les livres illustrés ; depuis une décennie, suite à de nombreux ateliers de création et à la volonté de certains éditeurs (et co-éditeurs), on assiste à un développement important de ces genres. Mais qu'en est-il du roman ? Si l'on se contente d'observer les catalogues des maisons d'édition françaises, on serait tenter de répondre : rien, ou presque rien, hormis les traductions d'auteurs anglophones ! Et pourtant... et pourtant !

Cet article tente de définir les grandes lignes de ce genre dans l'Afrique Subsaharienne francophone.

État des lieux

Si l'on se fie à la rubrique "roman" des différents numéros de la revue *Takam Tikou* - rubrique qui, chaque année, depuis 1989, recense l'ensemble des nouveautés parues dans tous les pays d'Afrique Noire francophone -, on compte une centaine de romans écrits par des auteurs africains, publiés en Afrique. Analysons ce que cache ce chiffre.

Le roman écrit pour des jeunes (enfants et/ou adolescents) est un genre relativement récent en Afrique Noire. Dans l'histoire elle-même très courte de la littérature africaine de jeunesse, il apparaît après d'autres genres. On trouve tout d'abord des contes écrits pour les enfants dans les années 70, publiés par les NEA (Abidjan, Dakar) ; citons, parmi les classiques, *Les aventures de Leuk-le-lièvre* (1975), adaptées de *La belle histoire de Leuk-le-Lièvre* (1953) d'après L. S. Senghor et A. Sadj, et *Petit Bodiel* (1976) d'Amadou Hampâté Bâ. Toujours dans cette même décennie, les éditions CEDA développent des collections de livres d'images pour les petits (collection "Les albums du jeune soleil") et d'histoires illustrées ("Les livres du soleil"). Dans cette production, certes peu importante, le roman est peu représenté : en 1953, paraît *L'enfant noir* du Guinéen Camara Laye, mais dans une édition française (Librairie Plon), pour les adultes. Idem, en 1972, pour l'œuvre écrite à deux mains d'Andrée Clair et Boubou Hama : *L'aventure d'Albarka* (Julliard). D'après mes recherches, un des tous premiers romans écrits pour les jeunes et publiés dans une collection jeunesse dans une maison d'édition africaine francophone, serait *Un enfant comme les autres*, du Camerounais Pabé Mongo (Clé, 1972). En dehors de ces trois ouvrages, pas ou très peu de romans à ma connaissance dans la littérature africaine de jeunesse.

Le développement, presque la naissance, du roman pour les jeunes en Afrique francophone a lieu dans les années 80. Outre tout un contexte politique, économique et social que nous n'aborderons pas ici, il est lié à la création de nouvelles structures éditoriales¹ et de collections

"Roman"². Des maisons d'édition françaises³ manifestent également leur intérêt pour des auteurs africains. Les bureaux régionaux de l'Agence intergouvernementale de la Francophonie (alors ACCT) organisent des concours avec, à la clé, une aide pour les maisons d'édition dont les auteurs ont été primés. Dans les années 90, l'arrivée de nouvelles maisons comme Ruisseaux d'Afrique et Acoria participe au développement du roman pour les jeunes. Aujourd'hui, une dizaine d'éditeurs africains⁴ livrent en moyenne chaque année⁵ une petite vingtaine d'ouvrages de ce genre.

Comment expliquer cette histoire très récente du roman de jeunesse en Afrique francophone et ce chiffre, assez faible, de publications par an ? Le roman écrit pour les enfants est un genre, pourrait-on dire, doublement importé sur le continent noir. Tout d'abord, parce que le roman - aussi bien pour adultes que pour les jeunes - est un produit occidental qui n'existe pas dans l'histoire littéraire africaine. En effet, ce sont les contes, proverbes, comptines, devinettes que l'on raconte et à travers lesquels on éduque les enfants. Au tout début, le roman est donc un genre "nouveau", une création qui naît de rien et dont il faut s'approprier les règles, étrangères. Et puis, le roman pour la jeunesse est un genre importé parce qu'il véhicule avec lui toute une histoire, une conception occidentale de l'enfant, de sa place dans la famille, dans la société... Le genre, voire la notion de littérature de jeunesse, est marqué ; elle n'est pas neutre. Ce qui explique qu'il faille laisser du temps au temps... Mais qui dit genre relativement jeune et peu représenté ne veut pas dire exempt d'œuvres de qualité et d'auteurs de talent !

Voyons maintenant, pour boucler cet état des lieux quantitatif du roman africain francophone de jeunesse, la répartition géographique de ce genre sur le continent noir et les grandes figures qui la composent. La présence d'une production romanesque pour les enfants dans certains pays plutôt que dans d'autres est liée à celle des maisons d'édition dans certaines zones et à une histoire, coloniale notamment, que nous ne sommes pas en mesure ici de

1 Collaboration Edicef/NEA ; Hatier/CEDA.

2 Collection "Jeunesse" NEA/Edicef au début des années 80, collection CEDA/Hurtubise HMH "Lire au présent" en 1998.

3 L'Harmattan, Sèpia, puis Dapper.

4 CEDA, Clé, Couleur locale, Le Flamboyant, Ganndal, Haho, NEAS, La Muse. À noter, en plus de ces éditeurs africains, les éditeurs français qui ont publié et continuent de publier des auteurs africains : Acoria, Les Classiques africains, Dapper, L'École des loisirs, Edicef, Gallimard, L'Harmattan, Sèpia, Thierry Magnier. Et, au Québec : Hurtubise HMH.

5 En 2002, la revue *Takam Tikou* recense 20 romans ; en 2003, 9.

développer. Notons aussi en passant que cette cartographie du roman de jeunesse en recouvre une autre, celle du roman pour adultes : les pays les plus particulièrement représentés sont aussi ceux qui comptent de nombreux auteurs qui écrivent pour les adultes. Parmi ces pays particulièrement "prolixes" : Cameroun (Clé), Togo (Haho), Côte-d'Ivoire⁶ (CEDA, Edilis), Sénégal (NEAS), Congo, République Démocratique du Congo. Mali, Burkina Faso, Guinée, Niger, Tchad, Mauritanie, Djibouti, Centrafrique, Madagascar comptent quant à eux peu de romanciers pour les jeunes - ce qui, là encore, ne veut pas dire qu'il n'existe pas dans ces pays des œuvres de qualité...

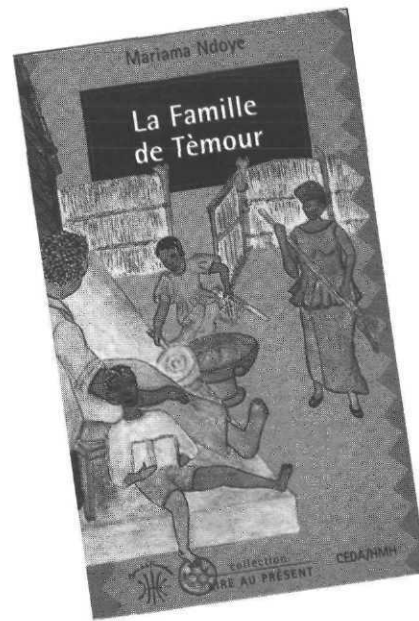
Parmi ces auteurs, on retient ceux qui écrivent également pour les adultes : certains ont commencé par le roman de jeunesse, puis sont venus à la production adulte ; d'autres, au contraire, sont des écrivains "reconnus" dans l'édition pour adultes qui, à la demande d'un éditeur par exemple, ont écrit pour les enfants. Citons parmi ces romanciers "ambidextres", qui s'adressent aux jeunes et aux moins jeunes : Francis Bebey, Pabé Mongo, Guy Menga, Caya Makhélé, Alain Mabanckou, Florent Couao-Zotti, Ahmadou Kourouma, Justine Mintsa... Autre remarque concernant les auteurs : on observe la présence de nombreuses femmes (Muriel Diallo, Pascale Quao-Gaudens, Tanella Boni, Micheline Coulibaly, Fatou Ndiaye Sow, Mariama Ndoeye...). Comme s'il était plus facile d'entrer en littérature en écrivant pour les enfants ou bien, comme si les femmes étaient plus proches, du fait de leur statut, des jeunes...

Les contours historiques et géographiques du roman pour les jeunes sont dessinés : passons à la chair, aux spécificités des œuvres qui nous autorisent à parler d'un "roman africain".

Les années 80

Parmi les premiers romans africains écrits pour les jeunes, on observe ce que l'on pourrait appeler "les récits d'enfance" ; dans ces ouvrages, les écrivains interrogent ce qui reste en eux de ce temps ; ils expliquent en quoi cette enfance est une justification de leur vie. Ces récits ont marqué profondément la littérature africaine, pas seulement pour les jeunes.

Lorsque les auteurs noirs ont commencé à écrire, ils ont voulu retourner aux sources de leur africanité, en réaction à une acculturation souhaitée par la colonisation. Concrètement, ce retour aux sources passe par un retour à l'enfance, au sein de la famille, avant l'école imposée par les colonisateurs. Ce sont des écrits empreints de luminosité, la luminosité des souvenirs et d'un état heureux, magique. Dans ce travail de remémoration, l'enfance est sublimée, idéalisée. Ces œuvres sont souvent très émouvantes et de grande qualité parce qu'empreintes



de beaucoup de sensibilité et de pudeur. On pense en premier lieu à *L'enfant noir* dans lequel l'auteur, alors en exil, se rappelle les moments très forts vécus au sein de son village natal. Puis viennent les romans de Pabé Mongo (*Tel père quel fils*, *Un enfant comme les autres*), de Gondia Cissé (*L'Afrique de mes pères*), Francis Bebey (*L'enfant-pluie*). Bien souvent, ces textes suivent le cheminement de la remémoration, l'association de souvenirs : ils ne se construisent pas autour d'une intrigue mais d'une juxtaposition de fragments, de menus événements et faits de la vie quotidienne. Ce retour à l'enfance, lumineux, presque religieux (on pourrait parler d'une "religiosité de l'enfance") est très souvent nostalgique : c'est la nostalgie du paradis perdu.

Le paradis perdu. Outre l'enfance, à quoi correspond ce paradis perdu ? C'est celui d'une Afrique authentique, traditionnelle. D'où l'importance, très grande, des traditions, de la volonté de décrire, de rappeler les coutumes dans ces romans d'enfance. La tradition y est alors, elle aussi, sublimée, fondatrice : c'est elle qui fonde l'identité, définit les valeurs qui guident dans la vie. Elle va de soi, n'est jamais remise en question. Dans ce souci très prégnant d'évoquer ou d'invoquer la tradition, les récits d'enfance se font presque ethnologiques ; ils décrivent avec beaucoup de précision les coutumes de certains peuples : dans *Halimatou*, Abdou Kanta raconte la vie quotidienne, très codifiée, d'une jeune fille peul.

Dans *La famille de Témour*, Mariama Ndoeye s'attache à rapporter la vie d'une famille Lébou au Sénégal. Ces romans ont une valeur identitaire ; d'autres sont patriotiques comme *Le voyage d'Hamado* (Banira Mahamadou Say).

Le personnage de la grand-mère est très souvent un personnage clé des romans pour les jeunes de la première génération (et encore aujourd'hui). Il représente un élément stable autour duquel s'organise la remémoration et le rappel des valeurs traditionnelles. La grand-mère est une figure merveilleuse, comme issue d'un passé

⁶ Les éditions NEI, très présentes dans l'album et les histoires illustrées, n'ont publié à ce jour aucun roman pour les jeunes.

légendaire, celui des contes qu'elle récite au héros, celui de la sagesse et des croyances dont elle est dépositaire. On pense alors à Iyô de **L'enfant-pluie** (Francis Bebey), cette grand-mère auréolée de lumière qui fait face avec beaucoup d'humour et de tendresse au questionnement insatiable de son petit-fils. Puis à celle de **Un enfant comme les autres** de Pabé Mongo. Dans des ouvrages plus récents, elle apparaît toujours : **Les vacances de Djonan**, **Le jeu de Carlos**, **Le fils de mercenaire**.

À côté ou venant se greffer sur ces récits d'enfance, un autre type de roman caractérise la production africaine de jeunesse ; il s'agit des romans d'apprentissage et d'éducation. La découverte, la quête des valeurs fondamentales est alors le moteur et le but à atteindre du récit. Le retour aux sources, à la tradition, est vécu comme une initiation comme, par exemple, dans **El Habib**, **l'enfant sauvage** de Cheikh Omar Keïta. Aujourd'hui **Le fils de l'aurore** (Muriel Diallo), **L'enterrement de ma mère** (Alain Mabanckou), **Le fils du mercenaire** (Pius Ngandu Nkashama), reprennent ce schéma. L'initiation, la longue route vers le statut d'adulte, peut également se faire en se frottant aux dures réalités de la vie, notamment celles de la ville. On touche alors à une thématique caractéristique de la littérature africaine, et pas seulement de jeunesse.

L'opposition ville-village structure les premières œuvres littéraires africaines ; la production pour les jeunes n'échappe pas à cette dichotomie. Dans la lignée de **Ville cruelle**, roman pour adultes de Mongo Béti, Gondia Cissé (**L'Afrique de mes pères**), Gbanfou (**Kaméléfata**), Mary Lee Martin-Koné (**Pain sucré**) et d'autres offrent une vision presque idyllique du village, le village synonyme de havre de paix, d'une vie simple dans le respect de tous et des traditions, d'un travail noble. En face, la ville apparaît comme le lieu de tous les dangers ; elle représente un nouvel espace, inconnu du villageois qui s'y rend dans l'espoir d'une vie meilleure. La ville n'offre pas de repères, ni géographiques, ni moraux. Elle symbolise la modernité et dans ce sens elle est souvent le lieu du choc des cultures, de deux mondes, celui de la tradition et celui du progrès.

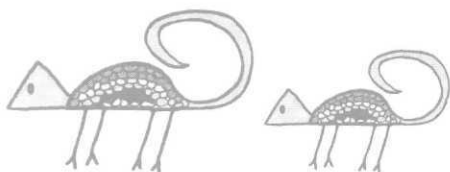
Le voyage d'Hamado en est peut-être l'exemple le plus caricatural, et le plus touchant aussi : un paysan nigérien qui vient d'acheter un terrain près de la ville, découvre les "cases volantes", les avions. Dans son cas, la "révélation" (il s'agit réellement de révélation) est heureuse. Dans **Le vieil homme et le petit garmement** de Caya Makhélé, le grand-père villageois qui vient à la ville n'a au contraire que des désagréments : perdu dans une foule indifférente et hostile, il voit ses animaux écrasés par des voitures... Aussi dans ces œuvres des années 80, la ville est-elle souvent le lieu d'un apprentissage, mais un apprentissage à rebours : les parcours "initiatiques" auxquels sont confrontés les héros sont ceux qu'il ne faut pas suivre, parce qu'ils mènent à la chute, à la déchéance (**Pain sucré**, **Lézuou Marie ou les écueils de la vie**, **Cap sur le bonheur**).



L'école, autre motif récurrent des romans de jeunesse, constitue une passerelle entre le village et la ville, entre la tradition et la modernité. Par le biais de l'école, le héros a accès à une nouvelle culture. Ce qui ne se fait pas sans dilemme (l'école est perçue par les anciens comme un lieu d'acculturation, comme dans **Louty, l'enfant du village** de Fatou Ndiaye Sow), et sans un sentiment, très fort, d'arrachement (**L'enfant noir**, **L'aventure d'Albarka** d'Andrée Clair et Boubou Hama), voire d'un double arrachement : aller à l'école, c'est tout d'abord quitter le giron familial et parfois le village natal pour la ville, puis quitter le pays pour se rendre en Europe. Awa, la petite marchande, l'héroïne de Nafissatou Niang Diallo, quitte ainsi sa mère dans la douleur pour se rendre en France ; à l'instar des grands écrivains de la Négritude, elle y découvre le Quartier Latin, le Boul'Mich... L'école est un thème carrefour dont se sentent très proches les lecteurs : ancré dans la réalité quotidienne, il cristallise tous les enjeux, les tiraillements culturels dont sont investis les héros, ainsi que leur désir d'ouverture sur le monde.

Les années 90

La collection "Roman" des éditions NEA/Edicef a marqué les années 80 ; celle, "Lire au présent", coéditée par CEDA (Côte-d'Ivoire) et Hurtubise HMH (Québec), se distingue dans les années 90 avec des publications régulières - ce qui n'est pas le cas chez les autres éditeurs - et surtout une ligne éditoriale claire : publier des textes fortement ancrés dans la réalité et ce, dans un but pédagogique. Cette collection qui compte à ce jour une quinzaine de romans est à l'origine d'un courant emblématique de cette période de la production romanesque africaine, un courant que j'ai envie de qualifier de "social". Des problèmes majeurs auxquels sont confrontés les lecteurs adolescents y sont traités, avec beaucoup de réalisme, parfois sans grande nuance. Sont ainsi abordés, dans le désordre : la scolarisation, la guerre, les châtements corporels, l'émigration, la drogue, le viol, l'avortement, les disparités sociales, les enfants placés... Ces romans mettent en scène des parcours édifians de héros confrontés, le plus souvent, à un enchaînement d'événements dramatiques (**Une vie de bonne**, **La blessure**) qui, dans un retour de situation souvent artificiel et peu probable, s'achèvent positivement.



La lecture de ces ouvrages interpelle parfois sur la finalité de telles histoires : quelle est, à côté de la visée pédagogique recherchée, la part de divertissement et de plaisir ? La question reste ouverte ; pour y répondre, il serait intéressant d'interroger les lecteurs.

Signalons au passage que dans cette collection "Lire au présent", figurent de très bons titres qui sortent de la ligne générale énoncée ci-dessus, avec une approche plus nuancée de la réalité et une thématique plus ouverte. Citons **Dans la cour des grands** de Kidi Bebey, **Le peintre maudit** de Muriel Diallo, ou encore **La famille de Témour** de Mariama Ndoeye.

Ces ouvrages sont à rapprocher des romans "de fille" qui jalonnent la production romanesque des années 90. Nombre de textes, et pas seulement dans la collection "Lire au présent", présentent le parcours de jeunes filles dans la société d'aujourd'hui, et en général la condition de la femme. Ce thème, déjà abordé par les auteurs de la première génération⁷, apparaît dans des romans⁸ écrits aussi bien par des auteurs féminins que masculins dans une volonté progressiste, avec l'envie de faire évoluer les choses. Les héroïnes sont confrontées à des dilemmes qui les dépassent : arrêt de la scolarité par un "mariage forcé" ou une grossesse précoce, rite traditionnel qui les meurtrit mais auquel elles doivent se plier... Les jeunes filles sont prises entre un rôle fixé par la tradition et leur propre volonté d'émancipation ; mais malgré le poids d'un "destin" qui les dépasse, d'une famille qui choisit à leur place, ces héroïnes restent combatives et parviennent à composer, à se frayer un chemin dans cette voie étroite (**L'oiseau en cage**, **Awa la petite marchande**, **Un mariage forcé**). Ces romans, qui offrent souvent de très beaux portraits de femmes, présentent une autre perception de la tradition. C'est intéressant de le noter : c'est par les filles, par leurs expériences, que certaines coutumes sont remises en cause.

Les ouvrages donnant à lire un "saccage" de l'enfance sont à rattacher également aux romans "sociaux" de la collection "Lire au présent" et aux textes mettant en scène des filles. Ce terme avancé par Rachid Boudjedra⁹ dit bien le gâchis, le sacrifice de vies d'enfants dépassés par des événements sur lesquels ils n'ont pas de prise : ce sont la guerre (**Mayiléna**, **Le fils de mercenaire** de Pius Ngandu Nkashama, **L'enfant de la guerre** de Sammy Mbenga Mpiala ; **L'enfant sorcier** de Caya Makhélé) qui fait d'eux des enfants soldats (**Charly en guerre** de Florent Couao-Zotti), la pauvreté qui les rend orphelins et les pousse à vivre dans les rues (**Hamid le petit porteur** de Muriel Diallo) ou à devenir domestiques (**Une vie de bonne** de Flore Hazoumé, **Yèmi ou les miracles de l'amour** d'Adélaïde Fassinou), des anciens conflits entre plusieurs villages, familles, générations... qui entravent leur vie quotidienne ou leur libre arbitre tout simplement. Les héros



sont pris en porte à faux ; ils sont les victimes à la fois de leur propre enfance et d'un monde "qui fout le camp", pour le dire à la manière de Sony Labou Tansi.

Restent à côté de cette littérature très noire, des œuvres optimistes, qui correspondent peut-être plus à l'idée que tout un chacun se fait de la littérature de jeunesse ! Ce sont les livres d'aventure que les deux très beaux romans de Guy Menga, **Les gens du fleuve** et **L'affaire du Silure**, annoncent dans les années 80. Dans **Les gens du fleuve**, Diba (à noter que dans ces romans d'aventure, ce sont les garçons qui passent à l'action), se donne le nom d'un héros de film américain, "Coster" ; il joue à être le justicier qui rétablit la vérité et vient sauver les plus faibles et ce, en rendant hommage aux villageois qui vivent sur les rives du Congo et à une période révolue, celle d'avant l'indépendance à Brazzaville. **Rapt à Bamako**, **Une voix dans la nuit**, **Retour à Douala**, **Les trois héros de Ouidah** constituent des romans d'aventure, significatifs des années 90. Outre l'intrigue policière, ils sont le prétexte à un nouveau retour aux origines, à l'Afrique traditionnelle. Un thème largement repris par nombre de romans qui mettent en scène des petits citadins qui retournent au village pour les vacances (**Les vacances de Djonan**, **Le jeu de Carlos**...). Ces citadins y découvrent alors la vie traditionnelle comme le feraient des étrangers...

Les étrangers, ce sont les Blancs qui, à côté de leurs copains africains, viennent mener l'enquête dans les romans d'aventure. Cette thématique de l'amitié entre des enfants du Sud et d'autres du Nord a toujours été présente dans les romans africains pour les jeunes et ce, dans un souci de découverte mutuelle des cultures. Aujourd'hui, il est intéressant de noter que ce sont des écrivains de la diaspora qui traitent ce thème de la rencontre des cultures, à une différence près : ce ne sont plus seulement des enfants blancs, comme dans **Yacouba chasseur africain** d'Ahmadou Kourouma, qui découvrent l'Afrique et ses richesses, mais des héros noirs, vivant en Occident, qui reviennent dans leur pays d'origine. Dans **Le fils de**

⁷ Nafissatou Niang Diallo (**Awa la petite marchande**), Mary Lee Martin-Koné (**Pain sucré**), Abdou Kanta (**Halimatou**), Delphine Zanga-Tsogo (**L'oiseau en cage**), Pabé Mongo (**Père inconnu**), Amina Sow Mbaye (**Mademoiselle**), Halilou Sabbo Mahamadou (**Gomma ! Adorable Gomma !**).

⁸ **La fille de Neene Sira** (Fatou Ndiaye Sow), **Amina** (B. Ndonkou Atiogoue), **Je veux la lune** (A. Ignace Hien), **Un mariage forcé** (Doumbi Fakoly), **La blessure** (Fatou Fanny Cissé).

⁹ Rachid Boudjedra, **La répudiation**. Gallimard (Folio), p. 191.

mercenaire de Pius Ngandu Nkashama, **L'enterrement de ma mère** d'Alain Mabankou, **Le fils de l'aurore** de Muriel Diallo et **Retour à Douala** de Marie-Félicité Ebokéa, les héros occidentalisés retournent aux sources de leur identité. Et c'est le choc de deux cultures, à travers un personnage plus tout à fait africain, pas tout à fait européen non plus..

Formes

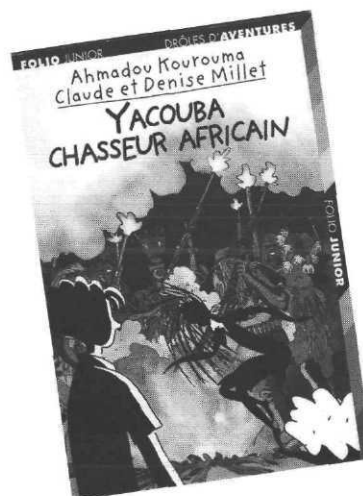
Nous venons d'esquisser un panorama des thèmes qui traversent les romans de jeunesse africains francophones ; ces thèmes reflètent la vie quotidienne des lecteurs, et toute la complexité des enjeux culturels, sociaux, politiques et économiques qui se cristallisent autour de l'enfant en Afrique. Voyons maintenant la forme de ces ouvrages.

Nous avons vu que les récits d'enfance, ceux dans lesquels des auteurs revenaient sur leur propre enfance, étaient composés d'une juxtaposition de fragments, de souvenirs épars qui trouvaient une cohérence dans l'évocation heureuse d'un paradis perdu. Un des plus beaux livres de cette veine est **L'enfant-pluie** de Francis Bebey. L'auteur camerounais y fait correspondre, dans un jeu très subtil et plein d'humour, un échange de questions et de réponses entre Mwana et sa grand-mère Iyo, auquel vient s'ajouter le monologue intérieur, faussement innocent du petit narrateur. L'ensemble donne un livre à plusieurs voix, très vivant et très profond parce que nourri de l'intériorité des différents personnages.

À côté de ces romans de remémoration, la grande majorité des ouvrages africains pour les enfants sont linéaires, avec peu de retours en arrière et encore moins, de projections dans le temps, comme si dans une Afrique "morcelée" - d'après l'expression de Williams Sassine - les auteurs avaient du mal à projeter un futur pour leurs héros.

Certains romans adoptent la forme du journal (**Dans la cour des grands**), de la lettre, du récit dans le récit (**Une carrière récompensée**, **Le cahier noir**) mais ce sont des exceptions. Le récit est très souvent mené à la troisième personne, même si, depuis quelques années, cet emploi de la troisième personne tend vers une intériorisation, une psychologisation plus grande des personnages : ainsi dans **La gifle**, assiste-t-on à la lente maturation d'un jeune garçon qui vient d'entrer comme pensionnaire dans une école éloignée de son village. Dans les romans actuels (**Premières lectures**), ce sont surtout les héroïnes qui s'expriment à la première personne, nous livrant leur monde intérieur dans une langue plus ou moins crédible selon leur âge.

Un des traits caractéristiques du roman africain pour la jeunesse est sa frontière très tenue avec le conte. Des contes sont parfois insérés dans la trame du récit ; dans d'autres cas, l'intrigue, pourtant ancrée dans le réel,



bascule dans le merveilleux. Les romans de Tanella Boni sont particulièrement significatifs. Il en est de même de **Alima et le prince de l'océan** de Julienne Zanga, et du très beau **Lamba** de Christiane Ramanantsoa. D'autres textes, dans leur structure, rappellent la forme du conte ; ce sont surtout les romans relatant un parcours initiatique jalonné d'épreuves. **Amina** de Bertille Ndonkou Atiogoue évoque la structure du conte en miroir : deux parcours de jeunes filles, l'un heureux l'autre malheureux, y sont donnés à lire en vis à vis.

Sur le plan de la langue, les romanciers pour les jeunes paraissent plus frileux que ceux qui s'adressent à un public adulte : à part Guy Menga, peu d'auteurs introduisent des mots en langue nationale dans leur récit. Ils sont également très rares à jouer avec les mots comme a pu le faire l'écrivain d'origine sénégalaise, Eric Lindor Fall, dans **Mille mouches mortes** paru à L'École des loisirs. L'écriture pour la jeunesse paraît donc sage, très respectueuse de la "belle" langue classique française. Les petits héros, par exemple, ne s'y expriment pas, ou très rarement, à leur manière, d'une façon familière, proche de l'oralité. Il est vrai qu'écrire pour les enfants impose certaines règles pour ne pas entraver la bonne lisibilité.

Cet article qui ne vise pas à l'exhaustivité, qui n'a pour ambition que d'offrir des pistes pour des travaux plus approfondis (quel beau sujet de mémoire ou de thèse !), prouve qu'il existe bel et bien une production romanesque africaine ; cette production traduit une réalité, celle de jeunes confrontés à une modernité à laquelle ils aspirent et une tradition qui fonde leur identité, à des conflits qui les dépassent et malgré tout, à la vie quotidienne avec sa part d'insouciance et de rires. Pour les jeunes lecteurs, ces romans - la lecture d'une manière générale - peuvent constituer une réponse : en tant qu'instrument de dialogue véhiculant les doutes, les pensées, les interrogations de toute une société, la littérature est un acte de liberté qui permet de s'acheminer vers l'autonomie, l'âge adulte.

Cécile Lebon

Spécialiste de littérature africaine, Cécile Lebon a travaillé au Secteur Interculturel de La Joie par les livres, ainsi que pour Hurtubise HMH (collection "Lire au présent") et pour la revue *Notre Librairie* (coordination des guides pratiques du libraire, du bibliothécaire et de l'illustrateur). Elle collabore régulièrement à *Takam Tikou*.

**Livres cités non présentés dans la sélection
"Romans", p. 54.**

> Julienne Zanga, ill. Isabelle Malmezat. *Alima et le prince de l'océan*. Dapper (Au bout du monde), 2001

> D'après Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadj, ill. Georges Lorofi, *Les Aventures de Leuk-le-lièvre*. Nouvelles Éditions Africaines, 1975

> Nafissatou Niang Diallo, ill. Josué Daïkou, *Awa la petite marchande*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1981

> Léopold Sédar Senghor, Abdoulaye Sadj, ill. Marcel Jeanjean, *La Belle histoire de Leuk-le-lièvre*. Hachette-Edicef, 1953

> Fatou Fani Cissé, ill. Muriel Diallo, *La blessure*. Ceda/Hurtubise HMH (Lire au présent), 2001

> Camara Nangala, ill. Ndan N'Guessan, *Le cabier noir*. Ceda/Hurtubise HMH (Lire au présent), 1998

> Issa Baba Traoré, ill. Agnès Pezon, *Cap sur le bonheur*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1987

> Cheikh Omar Keïta, ill. Josué Daïkou, *El Habib, l'enfant sauvage*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1982

> Sammy Mbenga Mpiala, ill. Jean de Dieu Niazebo, *L'enfant de la guerre*. Ceda/Hurtubise HMH (Lire au présent), 1999

> Francis Bebey, *L'enfant-pluie*. Sépia, 1994

> Muriel Diallo, *Le fils de l'aurore*. Ceda/Hurtubise HMH (Lire au présent), 1999

> Pius Ngandu Nkashama, ill. Hanno, *Le Fils du mercenaire*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1995

> Regina Yaou, *Lézou Marie ou les écueils de la vie*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1982

> Amadou Hampâté Bâ, *Petit Bodiel*. Nouvelles Éditions Africaines, 1976

> Marie-Félicité Ebokéa, *Retour à Douala*. Thierry Magnier (Roman), 2002

> Pabé Mongo, *Tel père quel fils*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1984

> Eric Adja, ill. Amy Habluetzel, *Les trois héros de Ouidah*. Éditeurs de littérature biblique, 1997

> Yaya Sangaré, *Une carrière récompensée*. Haho, 1996

> Flore Hazoumé, *Une vie de bonne*. Ceda/Hurtubise HMH (Lire au présent), 1999

> Eza Boto (Mongo Béti), *Ville Cruelle*. Présence Africaine, 1971

> Banira Mahamadou Say, ill. Bernard Dufossé, *Le voyage d'Hamado*. NEA/Edicef (Jeunesse), 1981

> Adélaïde Fassinou, ill. Taofik M. Atoro, *Yèmi ou les miracles de l'amour*. Le Flamboyant, 2000

